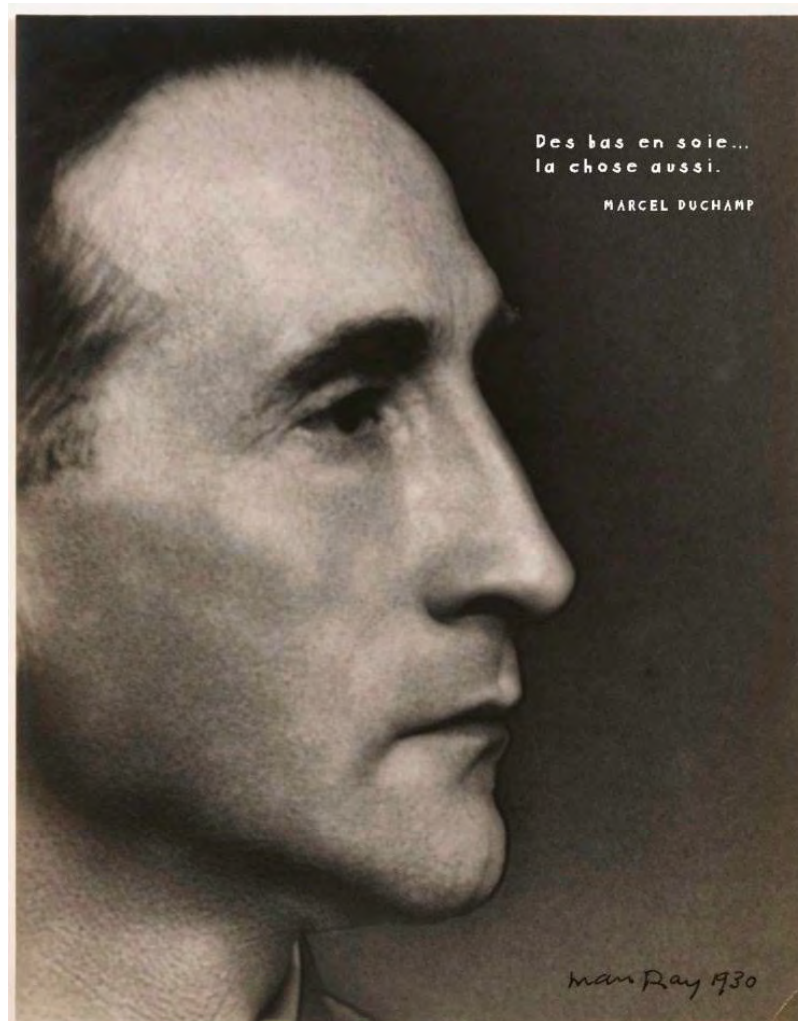


SÉMINAIRE 2013-2014

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (X)

Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI



Juin 2014

Transcription : Cécile CRIGNON
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

C'est la dixième *Troisième*, la dernière de la saison. Alors c'est la dernière de la saison parce qu'évidemment, on va recommencer en septembre. D'abord, parce qu'on n'a pas fini — on a fait quoi ? Un peu plus de la moitié ! — mais surtout parce que ça ne correspond pas vraiment à la clôture du texte, il y a tellement d'**implications logiques** dans ce texte !

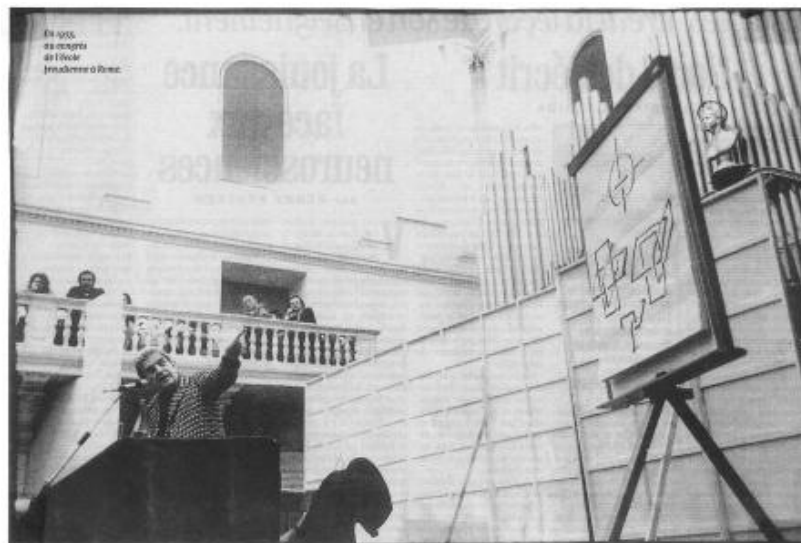
Quand on a commencé, je vous avais dit :

Il y a tout Lacan dans la Troisième !



C'était une proposition un peu ambitieuse, d'abord avec le concept de « **tout** » chez Lacan, puisque vous savez que ce n'est pas possible, c'est un « **pas tout** ». Malgré tout — c'est le cas de le dire —, il y a l'essentiel du corpus de l'enseignement dans cette conférence de Rome que j'avais présentée à l'époque comme une **performance artistique**, c'est-à-dire :

Une performance locutoire



La parole de Lacan se déploie sur le mode même d'un anneau de Möbius.

Il commence et puis, petit à petit, il arrive à présenter l'ensemble des articulations et des concepts de son enseignement en deux heures et quelques, avec les schémas, les tableaux, etc.

Donc, peut-être qu'en dix séances c'est un peu court, mais on peut tout de même aborder certaines **notions**. Je ne sais pas si parmi les auditeurs certains y ont trouvé leur compte, personnellement, j'y ai trouvé mon compte ! En tout cas en

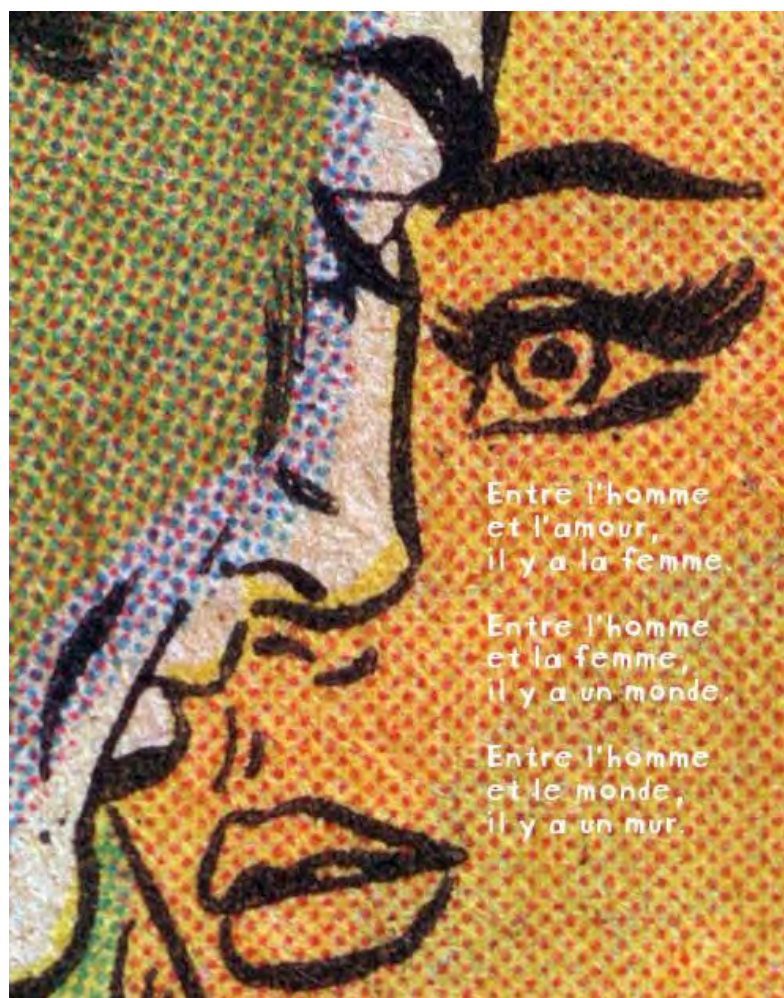
réécoutant pour la énième fois *la Troisième*, j'ai découvert beaucoup de choses alors que je pensais en avoir fait le tour, enfin non, je n'y croyais pas vraiment...



J'ai découvert beaucoup de choses, notamment des choses très utiles pour des décisions à prendre subjectivement ; puis aussi pour comprendre un peu mieux l'actualité et notamment **l'ultra domination du Discours Capitaliste** dans toutes les sphères de l'activité et, par exemple, une des implications extrêmement précises, comme « le mariage pour tous », la PMA, etc. J'ai soutenu la position que c'était contraire à l'enseignement lacanien et que c'était du **Discours Capitaliste**.

Et en fait, j'ai retrouvé chez Judith Butler qui est à l'origine de la *Gender Theory*, la source de **l'erreur logique** ; c'est-à-dire que pour quelqu'un comme Judith Butler — on l'entend, ça, dans *la Troisième* quand il parle du Réel — **la détermination sexuelle**, elle, elle n'arrive pas à entendre ce que ça veut dire, que :

La différence sexuelle est de l'ordre du Réel.



Pour Judith Butler, le Réel est quelque chose qui passe par le Symbolique et donc, *in fine*, ça devient une détermination symbolique; mais ce faisant, elle tombe à **un niveau prékantien**; c'est-à-dire que pour elle, le Réel est quelque chose qui se cache *derrière* le Symbolique — c'est un peu *la chose-en-soi* de Kant — et on la voit dans l'analyse de *la Troisième* :

La logique lacanienne qui est une logique qui introduit la temporalité — donc la performativité rétroactive du signifiant — fait que le Réel ne peut se découvrir qu'après coup à travers le Symbolique sur le mode d'une supposition.

Le Réel n'est pas substantiel, ce n'est pas la chose-en-soi, le Réel c'est un écart, un creux.

Donc, *la différence sexuelle est réelle*, ça veut dire tout simplement que :

Le Réel est la limite interne au symbolique.



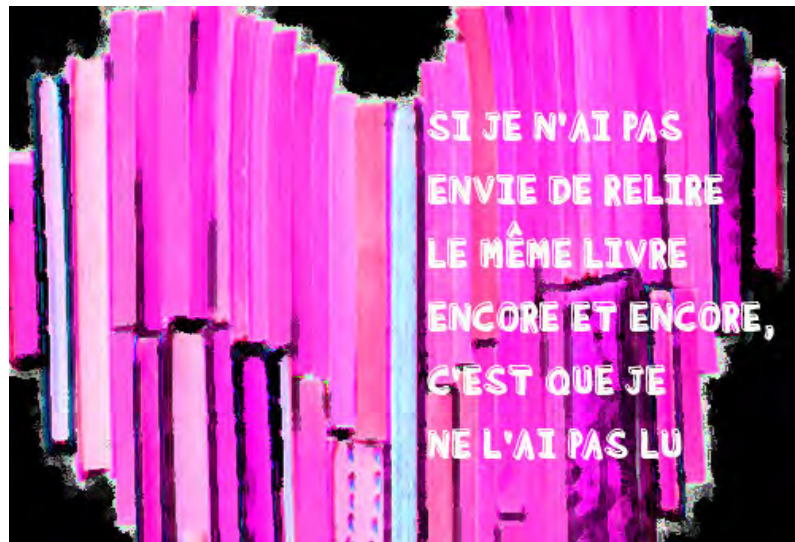
Ce n'est pas quelque chose qui est caché derrière le symbolique, c'est une limite qui est inhérente, interne au symbolique.

C'est une erreur logique prékantienne de déterminer comme tout Réel, la réalité.

La **réalité sociale** est gouvernée, dominée par ces choses-là, par exemple. Si des **lois** passent et des choses comme ça, c'est parce qu'il y a une incompréhension logique qui va amener à des déterminations qui vont influencer sur la vie des parlêtres que nous sommes.

L'enseignement de Lacan est plus que jamais d'actualité et sa précision, **la précision syntaxique** qu'il emploie, **la précision lexicale**, ça, c'est quelque chose qui ne peut pas tromper. On discute de temps en temps sur les interprétations qui en sont faites notamment par des prétendus « lacaniens » — parce que beaucoup se prétendent « lacaniens », la plupart d'ailleurs sont ceux qui trahissent le texte de Lacan — donc voilà, il s'agit de réécouter *la Troisième* et de réécouter Lacan dans la subtilité de ses articulations parce que non seulement ce n'est pas passé de mode — ni Freud ni Lacan et encore moins Hegel ou Kant non plus, c'est totalement actuel. Borgès dit une phrase que j'aime beaucoup :

Ce qui compte ce n'est pas de lire, mais de relire.



Et de la même manière là, ce qui compte c'est de réécouter *la Troisième*, de réécouter Lacan et d'essayer d'entendre ce qui est très difficile à entendre, finalement. Je ne vais pas parler trop longtemps, on va passer à la suite et essayer d'écouter.

LACAN : Ce qui est frappant, c'est ceci : c'est que s'il y a quelque chose qui nous donne l'idée du se *jouir*, c'est l'animal.

On ne peut en donner aucune preuve, mais enfin ça semble bien être impliqué par ce qu'on appelle le corps animal. La question devient intéressante à partir du moment, si on l'étend et si, au nom de la vie, on se demande si la plante jouit.

C'est quand même quelque chose qui a un sens, parce que c'est quand même là qu'on nous a fait le coup, on nous a fait le coup du lys des champs. Ils ne tissent ni ne filent, a-t-on ajouté. Mais il est sûr que maintenant, nous ne pouvons pas nous contenter de ça, pour la bonne raison que justement, c'est leur cas, de tisser et de filer. Pour nous qui voyons ça au microscope, il n'y a pas d'exemple plus manifeste que c'est du filé. Alors c'est peut-être de ça qu'ils jouissent, de tisser et de filer. Mais ça laisse quand même l'ensemble de la chose tout à fait flottante. La question reste à trancher si vie implique jouissance. Et si la question reste douteuse pour le végétal, ça ne met que plus en valeur qu'elle ne le soit pas pour la parole, que la langue où la jouissance fait défaut, fait dépôt, comme je l'ai dit, non sans la mortifier, n'est-ce pas, non sans qu'elle ne se présente comme du bois mort, témoigne quand même que la vie dont un langage fait rejet, nous donne bien l'idée que c'est quelque chose de l'ordre du végétal.

Il faut regarder ça de près. Enfin, il y a un linguiste comme ça qui a beaucoup insisté sur le fait que le phonème, ça ne fait jamais sens. L'embêtant, c'est que le mot, le mot ne fait pas sens non plus, malgré le dictionnaire. Moi, je me fais fort de faire dire dans une phrase à n'importe quel mot n'importe quel sens. Alors, si on fait dire à n'importe quel

mot n'importe quel sens, où s'arrêter dans la phrase ? Où trouver, où trouver l'unité élément ?

Puisque nous sommes à Rome, je vais essayer, je vais essayer, de vous donner une idée là de ce que je voudrais dire, de ce que je voudrais dire sur ce qu'il en est de cette unité à chercher du signifiant.

Il y a, vous le savez, les fameuses trois vertus dites justement théologiques. Ici, on les voit se présenter aux murailles exactement partout sous la forme de femmes plantureuses. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après ça, à les traiter de symptômes, on ne force pas la note, parce que définir le symptôme comme je l'ai fait, à partir du réel, c'est dire que les femmes l'expriment aussi très très bien le réel, puisque justement j'insiste sur ce que les femmes ne sont pas-toutes.

Alors, là-dessus, l'espérance, non, la foi, l'espérance et la charité, si je les signifie de la foire, de laisse-spère-ogne – lasciate ogni speranza – c'est un métamorphème comme un autre, puisque tout à l'heure vous m'avez passé ourdrome, les dénommer de ça et de finir par le ratage type, à savoir l'archiraté, il me semble que c'est une incidence plus effective pour le symptôme, pour le symptôme de ces trois femmes. Ça me paraît plus pertinent que ce qui, au moment où on se met à rationaliser enfin tout, se formule par exemple comme ces trois questions de Kant avec lesquelles j'ai eu à me dépêtrer à la télévision, à savoir : que puis-je savoir, que m'est-il permis d'espérer – c'est vraiment le comble – et que dois-je faire ?

C'est quand même très curieux qu'on en soit là. Non pas bien sûr que je considère que la foi, l'espérance et la charité soient les premiers symptômes à mettre sur la

sellette. Ce n'est pas des mauvais symptômes, mais enfin ça entretient tout à fait bien la névrose universelle, enfin... n'est-ce pas, c'est-à-dire qu'en fin de compte les choses n'aillent pas trop mal, et qu'on soit tous soumis au principe de réalité, c'est-à-dire au fantasme. Mais enfin quand même l'Église est là qui veille, et une rationalisation délirante comme celle de Kant, c'est quand même ce qu'elle tamponne.

J'ai pris cet exemple, comme ça, pour ne pas m'empêtrer dans ce que j'avais commencé d'abord par vous donner comme jeu, comme exemple de ce qu'il faut pour traiter un symptôme, n'est-ce pas, quand j'ai dit que l'interprétation, ça doit toujours être, comme on l'a dit, Dieu merci, ici et pas plus tard qu'hier, à savoir Tostain, le ready-made, Marcel Duchamp, qu'au moins vous en entendiez quelque chose, l'essentiel qu'il y a dans le jeu de mots, c'est là que doit viser notre interprétation pour n'être pas celle qui nourrit le symptôme de sens.

Et puis je vais tout vous avouer, je vais tout vous avouer pourquoi pas ? Ce truc-là, ce glissement de la foi, l'espérance et la charité vers la foire – je dis ça parce qu'il y a eu quelqu'un hier soir à la conférence de presse ou avant hier soir à trouver que j'allais un peu fort sur ce sujet de la foi et de la foire ; c'est un de mes rêves à moi, j'ai quand même bien le droit, tout comme Freud, de vous faire part de mes rêves ; contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir, c'est plutôt le désir de réveil, moi, qui m'agite. Mais enfin, c'est particulier.

Oui alors juste aussi un autre point, ce que ça veut dire aussi cette **différence absolue** et cette **différence réelle**, ça veut dire qu'ils ne sont pas complémentaires comme justement des

prises mâles et des prises femelles ou l'un rentre dans l'autre et c'est complémentaire pour que ça marche. Ça ne marche pas parce que c'est déjà :

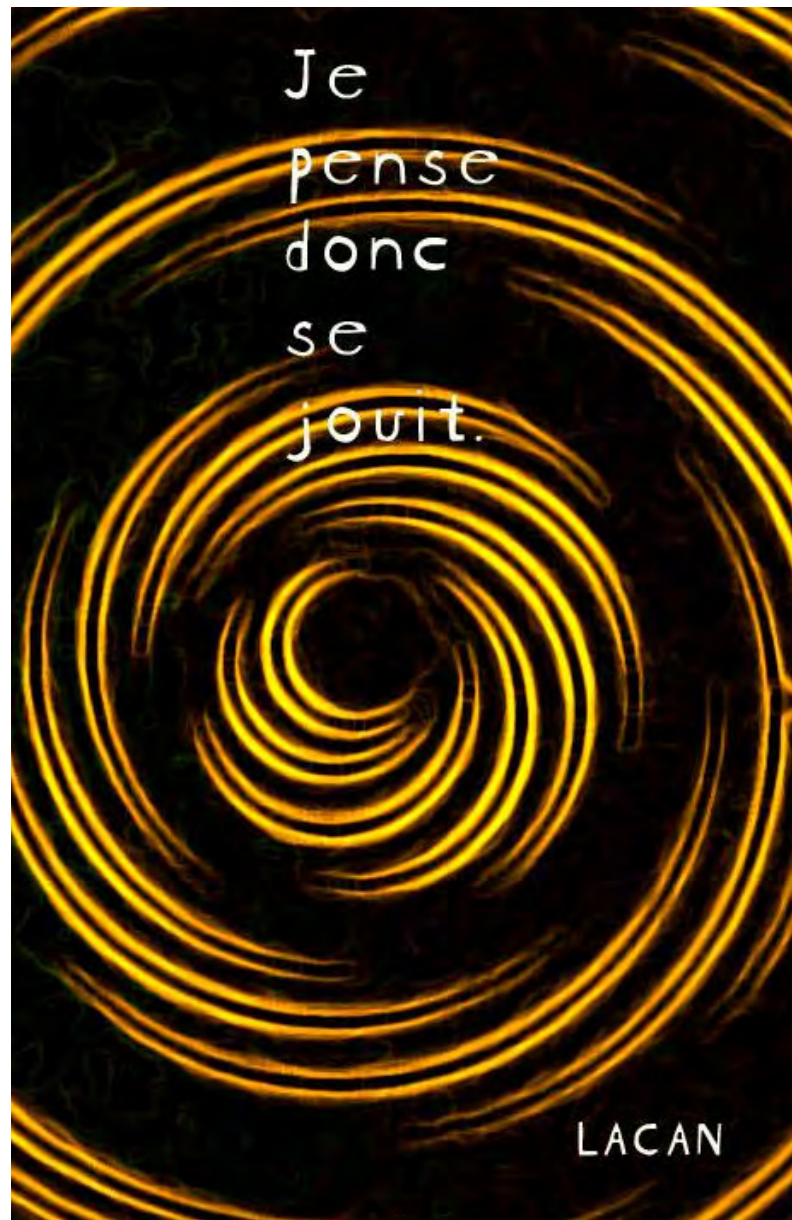
Deux manières de rater le tout.



C'est deux « tous » ratés. L'homme est un tout raté et la femme est un tout raté. Il s'agit de deux manières différentes de rater le tout. C'est en cela que la différence sexuelle est réelle et qu'on peut parler d'« équivalence » effectivement, mais pas d'« égalité ».

C'est dans **la précision syntaxique** qu'on va retrouver une possibilité de s'y retrouver parce que sinon, on peut dire que **le social** — *qui est le produit du refoulement* — va nous amener à une zone de flou qui va pervertir les possibilités.

Ce qui est difficile à comprendre et qui renvoie au premier moment de *la Troisième* — c'est-à-dire à cette notion de :



Cette notion de jouissance qu'on a vue au tout début, ce « je pense donc se jouit » —, *c'est qu'il y a deux manières différentes qui vont définir la femme en tant que féminin et l'homme en tant que masculin de se situer par rapport à ce choix qui est un choix forcé.*

Le choix entre le penser et l'être.

⇨ **L'être**, c'est **l'être de la jouissance**, on n'y accède pas. Alors **l'homme** bien sûr, c'est celui qui **choisit l'être**. Lui, il est dans le « je suis ». Mais comme c'est un choix forcé — un choix forcé, ça veut dire qu'on perd à tous les coups, qu'il n'y a pas vraiment de choix — donc ça se déplace logiquement sur la manière dont il *substantialise* son propre sujet.

On n'a pas accès à l'être directement puisqu'on est directement dans le langage, lui va faire de son « je » un « moi » donc un « moi je », ça, ça donne la position masculine.

⇨ **La femme**, elle, comme on l'a vu avec l'image d'Alien, elle **choisit le penser**.

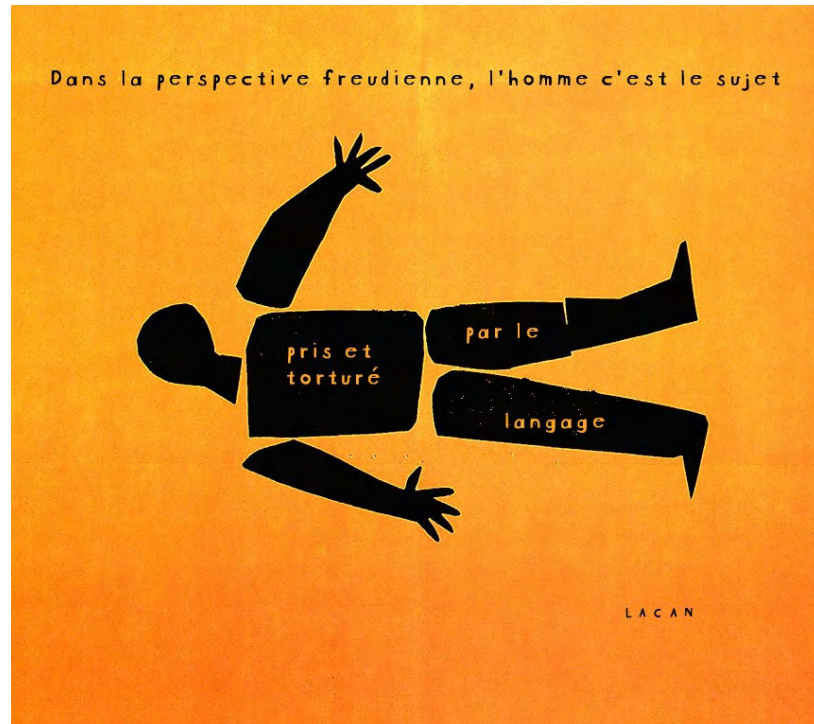


Le penser c'est une pure position subjective, absolue, sans aucun prédicat. C'est le point le plus abouti de la possibilité subjective, c'est pour ça que le sujet vient par les femmes et c'est pour ça que la psychanalyse arrive par la clinique des hystériques, par Freud, etc. ; la vérité ne peut venir que de là.

Donc, les positions sont différentes par rapport déjà à cette **position subjective**, c'est-à-dire *avant* même **le corps**, parce que le corps, lui, il vient *après coup* contrairement à ce qu'on

s' imagine... qu'il y a le corps et qu'après hop ! Y'a le langage qui arrive. Ça aussi, c'est une mauvaise interprétation parce que quand on interprète **la colonisation par le langage du corps** :

Le sujet existe avant le corps.

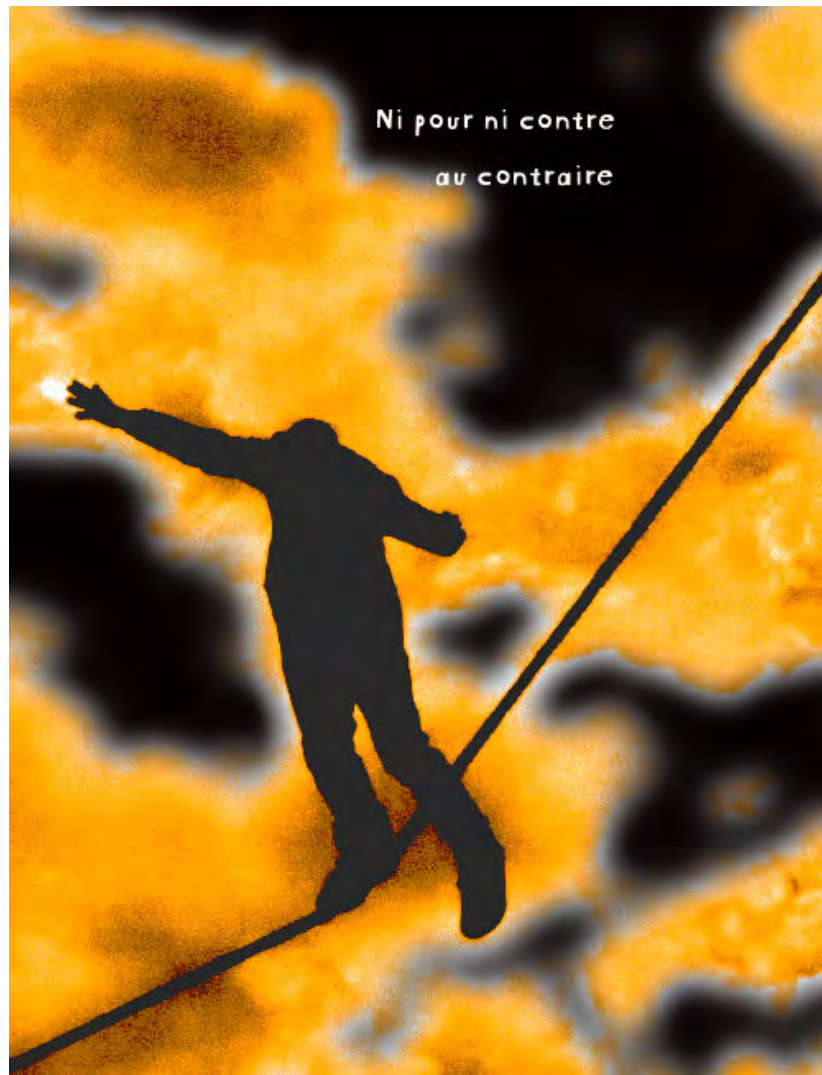


Donc **le corps** — c'est le début de ce qu'on vient d'écouter — il remarque d'abord que *le corps animal se jouit* et puis il se demande *si les plantes jouissent*.

***Le corps c'est la jouissance,
il faut avoir un corps pour jouir.***

C'est la base de l'enseignement lacanien qui est le plus simple et paradoxalement le plus difficile à admettre, c'est que justement, on en a parlé la dernière fois :

Il faut apprendre à compter jusqu'à trois.



Parce que la division ne tombe jamais juste.

Il y a toujours un reste.

Le reste, c'est ça le corps.

Après il y a toujours un objet petit a , etc. Il n'y a pas de deux.

Aujourd'hui si vous dites « Hollande, fait n'importe quoi ! » ça veut dire que vous êtes « pro-Sarkozy », mais ça ne veut rien dire ! Les gens sont toujours dans un truc de binarité débile...

Apprendre à compter jusqu'à trois, c'est apprendre à se situer autrement parce qu'il n'y a jamais de deux, c'est toujours trois.

Comme dans la dialectique hégélienne, c'est trois. Il y a trois temps, le deux donne trois tout le temps parce que le sujet est toujours concerné.

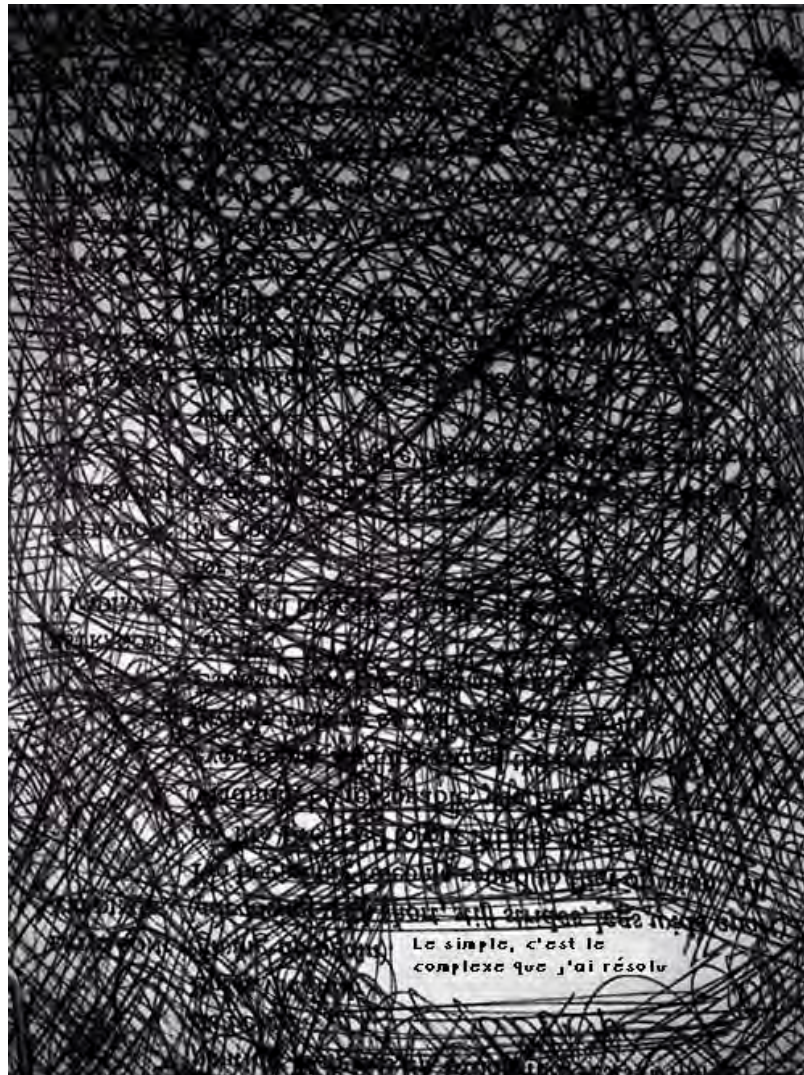
Donc, est-ce que la plante jouit ?

Il se pose la question et dit — parce que c'est une métaphore biblique de dire que les plantes, ça va pour elles, elles sont là, elles n'ont pas trop à penser — que maintenant elles tissent et qu'elles filent, donc c'est peut-être leur **mode de jouissance** de se créer, de se constituer en tant que corps.

Paradoxalement, c'est parce que c'est trop simple qu'on n'y arrive pas.

On est façonné de manière à ce que ce soit très compliqué, et en vérité, c'est de revenir à ce simple-là qui est le plus difficile. Alors lui, il essaye de le dire le plus simplement possible, et ça aussi c'est un paradoxe, il y a des gens qui trouvent que c'est très compliqué, Lacan, et il n'y a pas plus simple en fait, c'est nous qui sommes trop compliqués pour accéder à ce :

simple



Le simple ce n'est pas le simplisme, le simple c'est une tension interne des signifiants entre eux qui font que le sujet peut s'y trouver convoqué.

Ce n'est pas quelque chose qui est avec des niveaux abrasés — on en revient au tout *un* comme aujourd'hui, c'est l'unité, ça se voit dans toutes les manifestations. Par exemple, pourquoi dans le football aujourd'hui, y a-t-il autant de fans d'un seul coup ? Parce que comme il n'y a pas du tout de **lien social** — ou très peu —, c'est ce phénomène-là d'**émotion collective**, qui donne :

l'illusion d'une unité



Trouver sa place dans l'univers symbolique, donc faire partie d'un collectif social, ça donne une sorte d'identification extrêmement forte que vous pouvez voir tous les jours.

Vous pouvez circuler librement à Paris les jours de Match en ce moment, on n'a jamais vu ça ! Il y a toujours eu des engouements, mais là, à ce point-là quand même, c'est fantastique ! Ce sont les hommes et les femmes — les femmes, il y a dix ans, elles ne savaient même pas ce que c'était un joueur de football, aujourd'hui elles connaissent tous les joueurs ! :

Parce qu'il y a une espèce d'effet d'unité comme ça, qui est totalement artificiel de trouver, par l'émotion, une place dans l'univers symbolique.

Là, on est au cœur de ce dont essaye de parler Lacan, c'est-à-dire comment se situer par rapport au sujet, le sujet par rapport à la jouissance, etc.

D'abord, il faut comprendre que :

On jouit avec le langage.



C'est ça qu'il faut comprendre. Il n'y a qu'avec le langage qu'on peut jouir.

C'est-à-dire qu'on ne peut pas jouir autrement, c'est ça le truc à dire très simplement et qui est très difficile. C'est qu'on a l'impression que la jouissance sera *hors langage* alors que justement, non.

Ce qui fait bord avec la jouissance c'est la notion de lettre — lettre dans l'esprit lacanien, ce n'est pas pour rien que c'est homophone à l'être, « l » apostrophe — parce que ce sont les signifiants qui sont imprégnés de jouissance pour nous.

Ça ne contredit pas ce que Lacan disait au départ, c'est-à-dire que *pour l'être parlant que nous sommes, la jouissance est interdite en tant que telle.*

Interdite, c'est aussi dite entre.



Ça, c'est la notion de **Réel** que nous avons vue et c'est cette notion là de **lettre/l'être**. C'est pour cela que nous avons tourné autour de cette notion de **jouissance** à la dernière séance parce que ça, c'est vraiment le point central.

Alors qui dit **jouissance**, dit **symptôme** avec :

les trois vertus théologiques

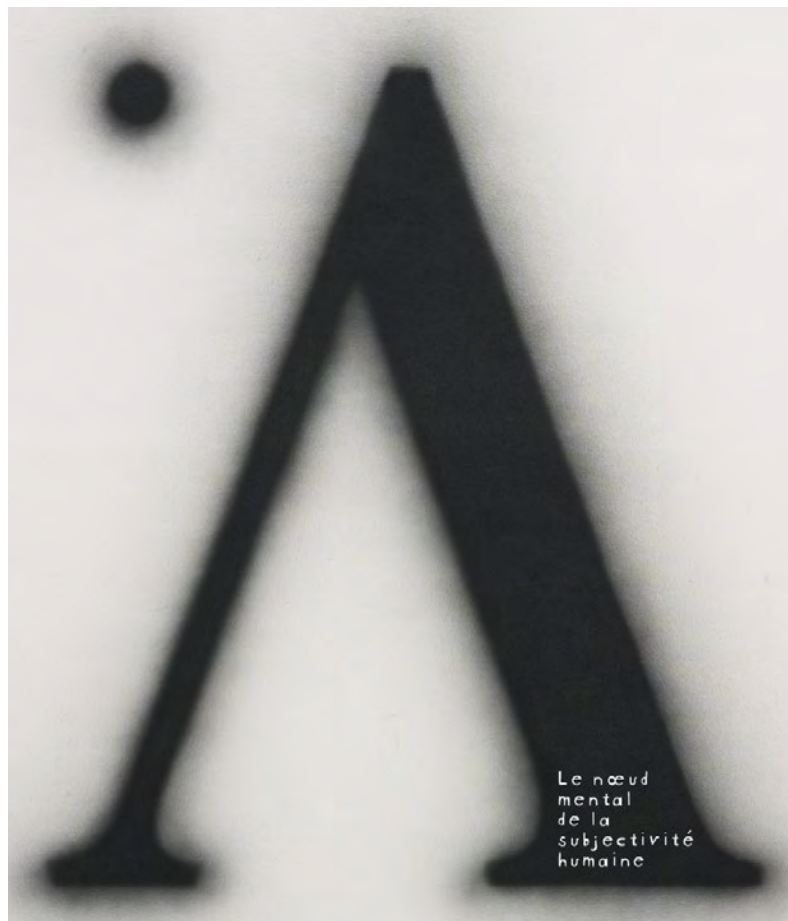


Ça a un côté — c'est la manière dont je l'ai entendue — c'est que tu imagines sur les fresques des femmes plantureuses qui représentent les trois vertus théologiques — la foi, l'espérance et la charité — et elles ont un côté voluptueux, c'est-à-dire quelque chose qui se donne à voir et à sentir comme... un symptôme !

Un symptôme, l'analysant va venir avec pour s'en plaindre et l'interprétation comme on l'a vue — c'est le principe de la cure—, vise à dissoudre le symptôme.

Au départ, c'est **une parole qui est perdue dans le corps** et qui va faire souffrir d'une certaine manière jusqu'à ce qu'elle se révèle. Donc il y a un point où ça s'arrête, c'est-à-dire que :

**Le symptôme ne se dissout pas intégralement
parce qu'il est le nœud d'une jouissance.**



Un **noyau de jouissance**. Là, il y a quelque chose de cet ordre-là, qui résonne avec l'image féminine de la femme pas-toute du côté du Réel. Sa jouissance qui n'est pas exclusivement phallique, contrairement à celle de l'homme, l'amène à être du côté du réel et à être très souvent le Réel de l'homme, on dit que :

La femme est le symptôme de l'homme.



Il y a un autre exemple très connu, c'est le film — le meilleur film peut-être de toute l'histoire du cinéma, d'ailleurs — c'est *Vertigo* d'Hitchcock. Vous connaissez le thème : Madeleine et sa remplaçante. Et on peut dire avec un peu d'humour comme les cowboys disaient ça des indiens : *pour Scotty une bonne femme est une femme morte*, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle soit mortifiée pour correspondre à son fantasme. Donc, c'est le changement de la remplaçante en Madeleine — qui est en fait la même — et c'est **l'impasse masculine absolue**.

Quand Lacan parle des femmes et de la position du sujet il dit absolument l'inverse de ce qu'on lui prête.

Pour Lacan, la position du sujet, la position évolutive dans la lignée de Freud, est du côté de la femme, ce sont les hommes qui ne sont pas à la hauteur.

Pas à la hauteur, je renvoie à la filmographie de Rossellini aussi. Ça, c'est magnifique, son histoire aussi avec Ingrid Bergman. Je ne sais pas si vous connaissez l'histoire.

Elle va voir un jour à New-York un film qui s'appelle *Roma cita aperta* — *Rome ville ouverte* — et tombe en admiration devant le cinéma de Rossellini. À l'époque, elle est déjà la plus grande star d'Hollywood. Elle envoie une lettre à Rossellini et elle lui dit « je suis une actrice suédoise, je parle l'anglais, les deux seuls mots que je connais en italien c'est *ti amo* ». Elle envoie la lettre. À l'époque, c'était les studios *Minerva*, ce n'était pas encore *Cinecittà*, voilà encore une preuve de la pertinence de ce que dit Lacan :

Une lettre arrive toujours à sa destination.



La lettre arrive — les studios prennent feu, mais la lettre est intacte ! — Et donc à *Minerva*, ils appellent Rossellini et à l'époque Rossellini est en bisbille avec les studios, il leurs raccroche au nez. Ils lui envoient alors la lettre et là, le secrétaire de Rossellini lit la lettre et dit : « Incroyable !

Ingrid Bergman ! Regardez ce qu'elle vous écrit ! » et lui il répond « Mais qui est Ingrid Bergman ? », « C'est la plus grande, la plus belle actrice de tous les temps, elle abandonne tout pour venir faire un film avec vous ! », « Ah oui ! C'est vrai ! Répondez-lui que j'ai déjà rêvé le thème *Ingrid Bergman* ! ».

Parce que dans son film *Roma cita aperta*, le nazi s'appelle Bergman et la lesbienne nazie tortionnaire s'appelle Ingrid : le thème *Ingrid Bergman* était déjà contenu au préalable dans son film comme pure figure du mal.

Alors évidemment, pour Rossellini c'est comme s'il y avait :

une irruption du Réel dans sa vraie vie



Donc elle arrive, il se passe ce qui doit se passer, ils deviennent amants et ça se passe très bien, Isabella Rossellini est née de cette union.

La filmographie de Bergman a toujours été de mettre en scène l'impossibilité qu'il avait d'être à la hauteur de l'amour de cette femme.

Notamment *Stromboli* — c'est magnifique *Stromboli* ! — La puissance de l'amour de cette femme qui ose un sacrifice symbolique : elle abandonne toute sa vie pour lui, pour tourner avec lui et lui il ne peut que se rendre compte qu'il n'est pas à la hauteur de ça.

On peut dire ça de l'enseignement de Lacan contrairement à ce qu'on croit et même être le symptôme de l'homme, ce n'est pas du tout quelque chose de dévalorisant dans l'idée que justement le symptôme c'est le Réel de l'homme :

Qu'il essaye de fuir en permanence.



Là, on a les deux côtés de l'impasse. L'impasse masculine et l'impasse féminine... qui ne se complètent pas, c'est ça que ça veut dire *il n'y a pas de rapport sexuel*. C'est tout simplement ça.

Ça veut dire qu'il n'y a pas de complétude à attendre, c'est profondément asymétrique.

Notre relation à ce qu'on appelle le monde — en fait, il n'y a pas de monde Lacan le dit, en fait il est immonde, il n'y a qu'un objet petit a. On filtre nos représentations avec cette image, cette trame qui va selon nos désirs nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Je dirai que tout à l'heure en l'écoutant, ce que j'entendais c'est que :

- ⇨ **la foi** c'est du domaine **Symbolique** ;
- ⇨ **l'espérance** c'est l'**Imaginaire** ;
- ⇨ **la charité** c'est le **Réel**.

C'est l'envers de ces éléments-là. C'est pour ça que lui, il les déforme, un peu comme l'histoire du **monde inversé**, un peu comme le film de Kieslovski sur les dix commandements dans *Le Décalogue* de 1988. Dans la bande-son il y a tous les commandements, mais qui sont dits de manière inversée c'est-à-dire « vole », « tue », etc.

Si on revient sur pourquoi il se moque de la foi lorsqu'il parle de « la foire », on peut dire qu'il y a une différence entre la confiance, la foi, la croyance, et là, ça devient la « foire » parce que c'est n'importe quoi. C'est comme ça que je l'entends. Par exemple, les juifs anciens ne croyaient pas en

Dieu Jéhovah, mais ils le croyaient dans le contrat qu'ils avaient avec lui.

La foi est d'ordre symbolique.

C'est-à-dire qu'on n'a pas besoin de croire que ça existe.

Par exemple, notre rapport au grand Autre. Si je dis « je vais faire ça », et que personne ne m'a dit de le faire, je vais y croire au point de l'accomplir. Je m'étais dit que j'allais le faire, je vais le faire. C'est la différence entre LE croire et Y croire.

C'est pour ça qu'il dit que la foi, ça devient *la foire*. La foi devient la croyance.

Il parle beaucoup de la parole de Dieu dans *la Troisième*, et il dit « ça m'étonnerait que Dieu quand même ne sache pas ça, la multiplication des petits poissons, etc. », il se place sur une lecture de la bible qui est très très précise et qui ne va pas en contradiction avec ses propres découvertes, sauf que c'est devenu ça par le recouvrement de la confusion qui accompagne la lecture et qui devient n'importe quoi.

Lorsqu'il dit :

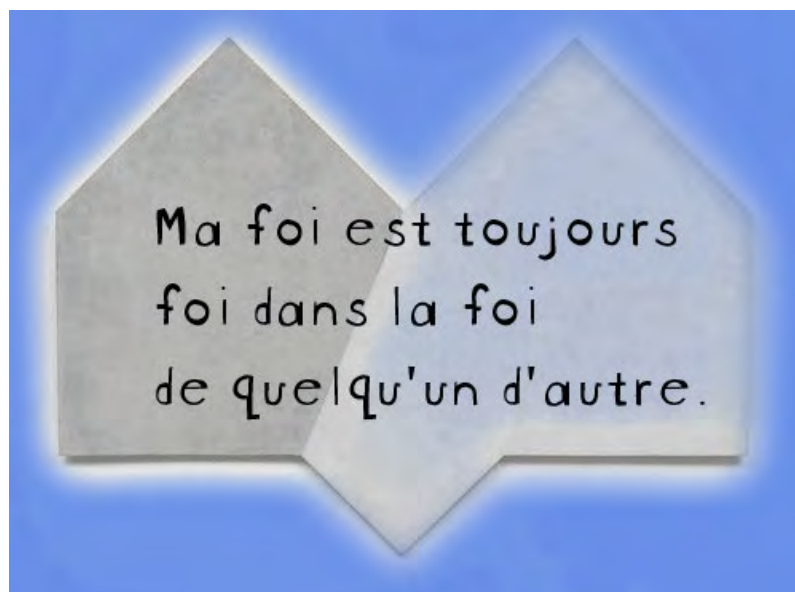
La mort est du domaine de la foi

Alors justement, là, ce n'est plus de la foi, c'est de la croyance.

La mort est du domaine de la croyance, puisque la mort c'est un mot qui appartient au Symbolique.

C'est là où justement, il y a un écart à faire entre **la foi** et **la croyance**. Et effectivement les religions, c'est la foire ! On le voit tout le temps, c'est vraiment la foire, et en ce moment ça a repris de plus belle, bien sûr.

**La foi engage un sujet dans sa responsabilité
par rapport à un contrat¹.**



C'est la confiance, la foi, il faut qu'il y ait un engagement subjectif. C'est-à-dire que quelqu'un qui a la foi va être dans la réponse subjective, il va pouvoir y mettre sa peau.

Quelqu'un qui « a la croyance », ce n'est pas la même chose.

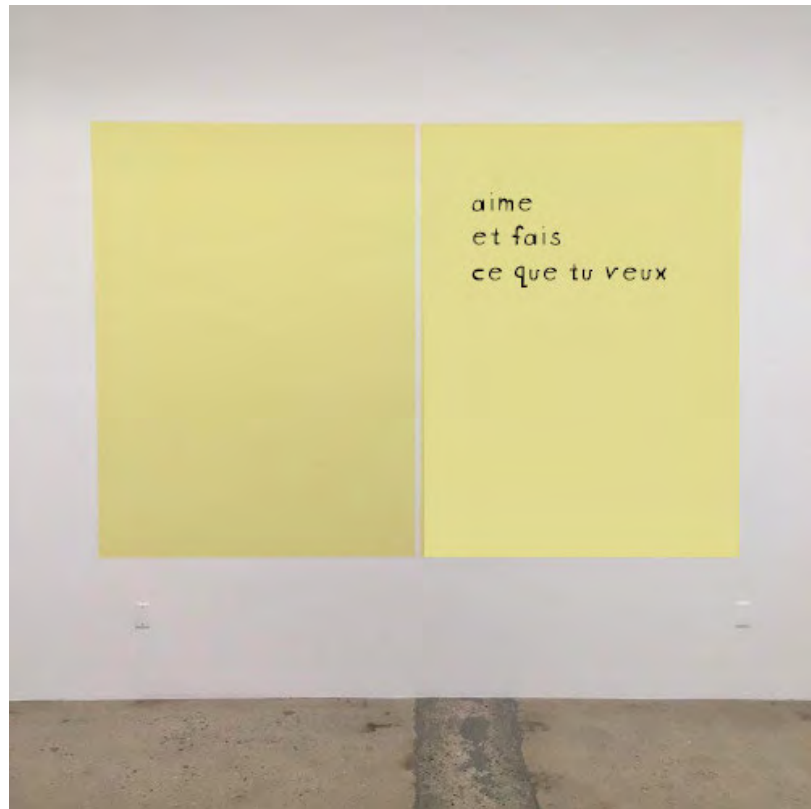
La foi, c'est LE croire et pas Y croire.

C'est croire en la parole.

¹ le contrat c'est le Symbolique, c'est le croire, un pacte de confiance envers l'Autre qui marche même si je n'y crois pas (à son existence) [NdT]

Tu es obligé de croire en la parole. S'il y a vraiment la foi, c'est par rapport à une parole qui est donnée et c'est là qu'on peut parler de la notion de **sacrifice**, justement. On peut dire que :

**La psychanalyse est une
assurance contre le sacrifice.**



La tentation du sacrifice va être sapée et éradiquée par l'analyse, c'est d'ailleurs pour ça que je place **l'espérance** du côté de **l'Imaginaire**. Ça, l'espérance, c'est vraiment totalement imaginaire. On peut dire aussi que :



Parce que ça te ramène à une contingence du signifiant.

La *caritas* aussi — ce qui est en grec l'*Agapé* — l'amour politique, ça, c'est le Réel en quelque sorte, c'est ce qui correspond à la lutte des classes. Haha ! Je sais ça fait un saut un peu vertigineux, mais en vérité, c'est ça; le problème c'est que ce n'est pas pris dans **l'aspect du signifiant qui signifie un sujet**, c'est pris comme des espèces de valeurs de jouissance comme ça et donc ça devient des symptômes et il

dit que ce ne sont pas des mauvais symptômes. Comme il y a quelque chose qui résonne en nous de cet ordre-là, ça permet de *tamponner* — c'est son mot — le fait que :

La réalité, c'est le fantasme.

Donc, on vit tous dans le fantasme.

C'est pour ça qu'il faut :

Inscrire le ratage a priori.

C'est la même chose avec les questions kantiennes :

- ⇨ *Que puis-je savoir ?*
- ⇨ *Que dois-je faire ?*
- ⇨ *Que m'est-il permis d'espérer ?*

Alors là :

- ⇨ Le « *Que puis-je savoir ?* » est du côté du **Réel** ;
- ⇨ Le « *Que dois-je faire ?* » est du côté du **Symbolique**.

***Il n'y a rien d'autre à faire que d'essayer de dire son désir.
Le dire c'est un faire.***

- ⇨ Le « *Que m'est-il permis d'espérer ?* » est totalement imaginaire, c'est pour ça que ça le fait rire et l'imaginaire est spécifique à chacun.

Lacan définit l'inconscient comme :

un savoir sans sujet

Donc un savoir dans le réel qu'il est possible de questionner par rapport à son sujet.

Quand tu vas en analyse, tu apprends à entendre ce que tu dis, le savoir est déjà de ton côté bien que tu sois obligé de le prêter pour ça au **sujet supposé savoir** qu'est l'analyste, mais :

Le savoir c'est celui que ton sujet déjà active dans la parole.

« Que puis-je savoir ? » c'est :

Déchiffre ton inconscient !



Là, justement, Lacan joue Freud contre lui-même, il est tellement freudien qu'il arrive à jouer Freud contre lui-même. Justement, ce n'est pas ça :

la trahison



Il y a des gens qui veulent se tenir dans l'esprit d'un penseur, mais ils ne passent pas par où est passé ce penseur-là et ils finissent par le trahir en étant trop près de la lettre.

Tandis que Lacan est tellement freudien qu'il amène le noyau subversif de Freud jusqu'au bout. Or, Freud dit qu'il y a **un désir de savoir** et Lacan, lui, dit que c'est surtout :

un désir de ne pas savoir



Ne pas savoir l'horreur du Réel.

Mais effectivement, dans un cauchemar malgré tout, quand on fait un cauchemar qui nous réveille en sursaut, c'est parce que là on touche **un noyau de Réel** qui nous correspond particulièrement, il y a une ambivalence en nous. On se réveille, on est angoissé et en même temps, on a envie d'y retourner parce que là il y a :

Une conjonction de la vérité et du savoir.

Le savoir nous fait horreur, mais quand même, c'est notre noyau réel et c'est le cadre de notre fantasme.

Et ça revient ici sur la fin de ce passage qu'on a passé tout à l'heure, c'est que pour Freud, le rêve vient protéger le désir de dormir du rêveur alors que Lacan, lui, dit que ce à quoi il rêve c'est le réveil.

**Parce que tels que nous sommes là,
nous sommes en train de dormir.**

C'est comme dans un roman de Philip K. Dick, nous croyons que nous sommes éveillés, mais en fait pas du tout, on est en train de dormir, donc il s'agit de nous réveiller.

Le meilleur moment pour identifier ce qu'est **un réveil** c'est quand on fait **un cauchemar**. Parce que là, effectivement, on se réveille et c'est tellement effrayant, le Réel qu'on rencontre, qu'on se rendort tout de suite dans la réalité.

Parce que ça touche au **fantasme** ! Autant le **symptôme** on peut l'exposer, d'une certaine manière, au début on essaie de le cacher, mais après on peut très bien exposer son symptôme, c'est une forme de jouissance. Il y en a beaucoup

qui exposent leur symptôme, il n'y a qu'à regarder la télé, il n'y a que ça. Mais le fantasme, là, c'est quelque chose qui met très très mal à l'aise ! C'est bourré de honte sur place si vous y touchez en public, si vous amenez votre fantasme constitutif.

Là, c'est ce que touche le cauchemar dès qu'il amène sur ce bord du Réel, c'est le fantasme.

Il y a les deux versants, le cauchemar montre aussi brièvement l'autre côté et donc tout se referme d'un coup, mais l'adrénaline est arrivée entre temps, on s'est bien réveillé. Donc voilà, c'est :

Le désir de réveil de Lacan.



C'est-à-dire qu'on aille se confronter au Réel justement et non pas continuer à dormir, c'est-à-dire dans la réalité tamponnée par les bons symptômes comme la compassion et tous les trucs que vous voyez tout le temps sur internet, tout le monde est gentil avec tout le monde, il faut aider tout le

monde, etc., et tous ces trucs-là, ça, c'est pour continuer à dormir.

Et dès qu'on se réveille, on prend des chocs de Réel, mais chaque fois, c'est subjectif.

Il n'y a pas un truc qu'on peut forcément partager *a priori* avec les autres, ça doit passer par un travail pour pouvoir en parler avec d'autres, avec qui il peut y avoir un minimum de **lien social**.



Parce que ça déporte du Symbolique qui est un ordre rassurant d'avoir une place dans la société, etc. C'est quelque chose de très angoissant. Le Réel force à remettre en cause cette place-là.

En fait, il n'y a pas de place, tout est « fake » comme on dit maintenant dans l'organisation symbolique, c'est que du semblant.

Les mouvements comme ça, l'espèce de croyance dans une cohésion sociale, si ça marche autant sur **l'émotion**, c'est pour d'un seul coup donner **une place artificielle**, pour très peu de temps, mais ça rassure.

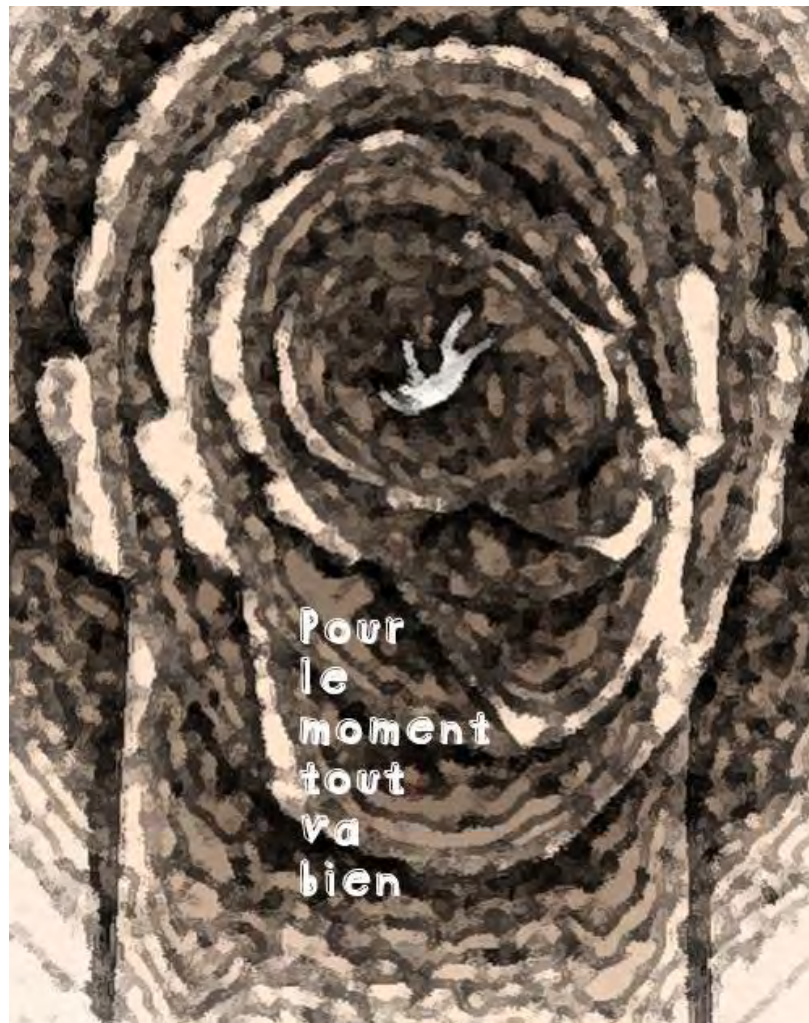
Le réel, comme c'est du hors sens, ça déplace.



Il n'y a pas vraiment de place.

Le sujet n'a pas vraiment de place.

Ça, c'est que c'est difficile à tenir...



Le réveil c'est ça, il faut accepter qu'il n'y ait pas vraiment de place.

Ça ne veut pas dire définitivement pas de place, ça veut dire que :

il n'y a pas de place inscrite a priori.

C'est un autre nom de **la liberté** parce que si on était déjà inscrit *a priori* en tant que sujet dans une place, il n'y aurait aucune liberté. Donc c'est l'autre manière de considérer la liberté. Il y a un prix à payer, les Grecs appelaient ça *Ananké*, la nécessité d'accepter plutôt que de chercher à tout prix l'adaptation, de gérer son inadaptation.

Nous sommes tous inadaptés.

Alors:

Les malentendus sont la règle.



Il ne faut pas avoir peur de ça parce qu'on ne se comprend pas. C'est bien pour ça que ça veut dire qu'il n'y a pas de lien social. Le malentendu c'est la règle.

Une « communication réussie » c'est très drôle pour Lacan ! Une communication réussie c'est, des deux côtés, chacun qui comprend quelque chose d'autre et ça fait comme s'ils se comprenaient, mais en fait, pas du tout. Comme il y a un profond déséquilibre entre **le sujet** et **son objet**, le malentendu est forcément la règle.

On ne fait que se tromper, c'est pour ça que nous on a décidé de se tromper *gaiement*, on peut dire ; en parlant plutôt que

de faire croire qu'on ne se trompe pas en écrivant et en ayant relu dix mille fois. Ça, c'est la plus lourde manière de se tromper puisque c'est la seule discipline — l'analyse — maintenant où il y a encore de la parole.

Or, il ne faut pas penser que l'écrit, c'est de la parole. C'est une forme dérivée, mais ce n'est pas la parole.

La parole, c'est la possibilité de se tromper.

C'est d'ailleurs comme ça qu'arrive la psychanalyse, par le lapsus, par le fait de se tromper ; sinon il n'y a pas de possibilité d'accès.

On en parlait aussi dans la confusion entre **le Réel** et **l'écrit**. C'est dans *Encore* que Lacan fait la différence enfin entre :

- ⇒ le signifiant
- ⇒ et l'écrit.

Ce n'est plus assimilable. Pour lui quand il dit que le Réel c'est l'écrit, il ne veut pas dire que c'est l'écriture, il veut dire que c'est le :

le trait d'écrit

Le trait d'écrit c'est quelque chose que je comprends d'une certaine manière — et qui m'a beaucoup plus —, c'était un copain artiste, un illustrateur, et son frère lui disait « Je ne comprends pas pourquoi Picasso est considéré comme un grand artiste... » et mon copain a pris sa feuille comme ça, quand son frère lui a demandé « Qu'est-ce

que c'est l'art ? » il a pris sa feuille comme ça et il fait un trait comme ça et il dit « Voilà, c'est ça l'art. »



Faire apparaître un trait, une ligne qui est une forme minimale ça révèle qu'il y aura eu une place préalable, une forme minimale pour cette ligne, qui était déjà là et que sinon on n'aurait jamais vue ; mais c'est un après coup c'est pour ça que ça se conjugue :

au futur antérieur

Par exemple — on parlait tout à l'heure des symptômes et des femmes — **le dernier tableau figuratif**, qui était d'ailleurs la propriété de Lacan, c'est *L'origine du monde*. C'est comme si l'objet été *irreprésentable* jusqu'à maintenant, qu'il était

l'objet autour duquel l'art tournait tout le temps en ne voulant jamais le montrer et que c'était le sexe féminin, mais en tant que tel, c'est-à-dire comme ça, exposé au regard.

Une fois que lui, il y va, il comble la différence qu'il y a entre :

⇨ la place de **la chose**

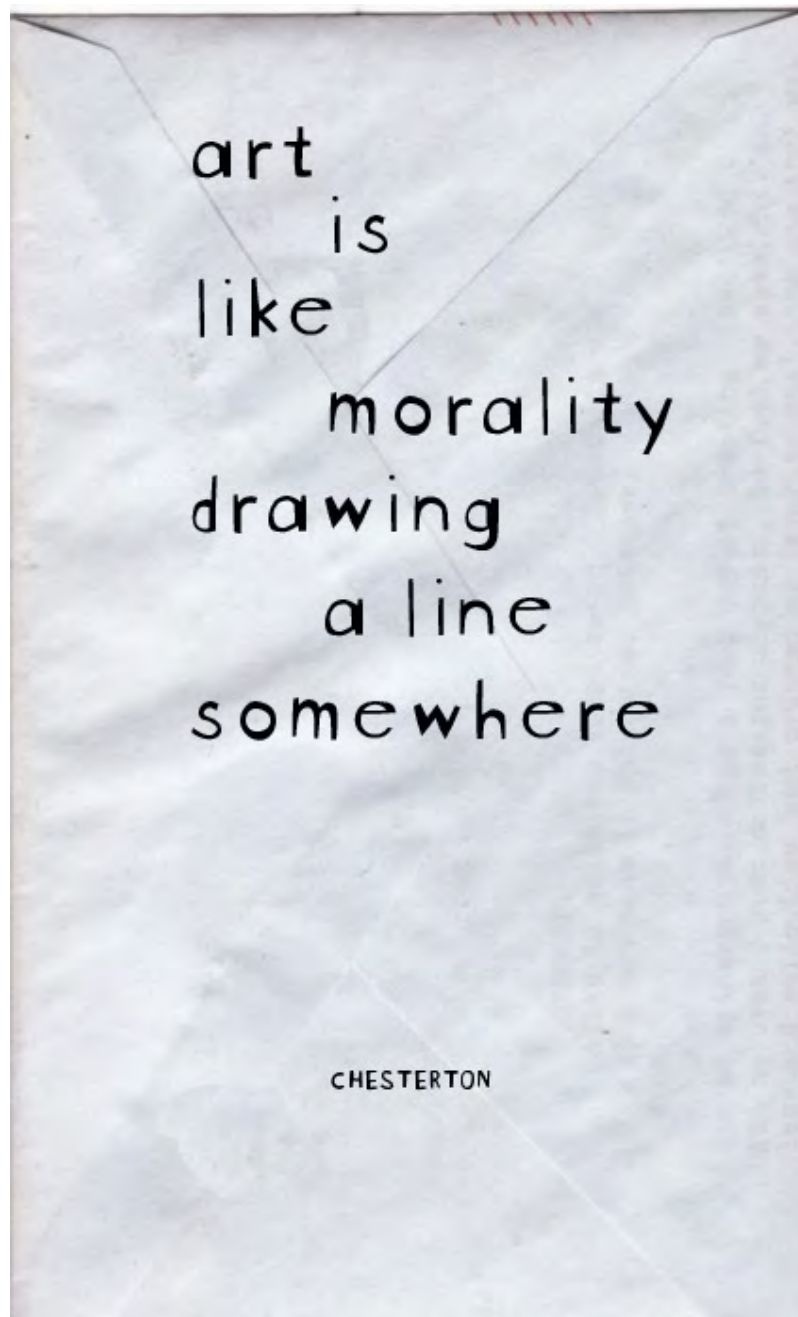
⇨ et **la chose**

Le signifiant ce n'est pas le trait,
c'est le vide sous le trait.

C'est pour ça qu'il cite Marcel Duchamp et qu'il dit « que vous y entendiez quelque chose ». L'art précède cette découverte.

Il y a l'art et la religion qui sont je dirais dans le même champ de questionnements que la psychanalyse, une partie de la philosophie — celle que justement Lacan revendique et ensuite se revendique de Lacan —, mais la pensée véritable va se trouver dans ces domaines là.

Et l'art est ce qui est en précession sur tout.



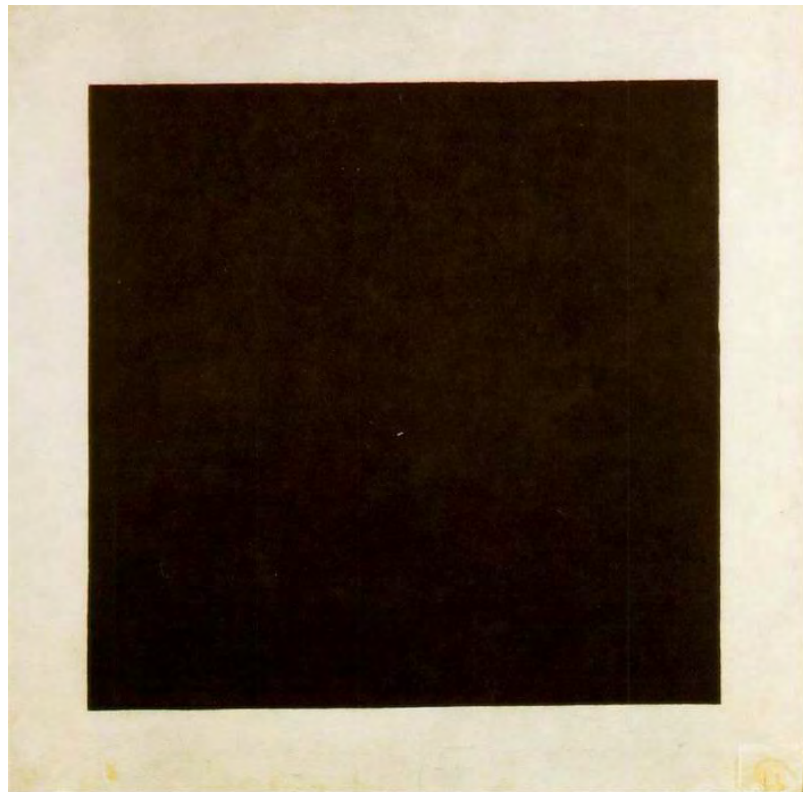
On peut dire que le Réel déjà est préfiguré par Marcel Duchamp. Marcel Duchamp il en parle là et il dit, vous vous rendez compte que ce type là, quand même, en 1914 — il ne faut pas croire qu'en 1914 dans les musées ou les institutions muséales artistiques, ils étaient plus ouverts ou plus je sais pas quoi que maintenant — il a réussi à mettre un urinoir dans le musée en disant : « c'est de l'art ! ». Et tout le monde s'est précipité.

Donc là, on montre qu'il y a une différence entre un vide, une place et l'objet qui vient occuper cette place.

Ce n'est pas la même chose. Ce qui fait l'œuvre d'art ce ne sont pas les caractéristiques inhérentes à l'œuvre elle-même, un tableau très bien fait, etc., c'est la place qu'il occupe. C'est une question de place, c'est ça la notion de structure. On est sur le bord entre Symbolique et Réel.

C'est pour ça que celui qui vient marquer **la rupture de l'histoire de l'art** après Gustave Courbet, c'est Malévitch. D'un seul coup, il recréé la distance entre la place et le carré c'est à dire vraiment l'élément qui vient comme un contenu dans un cadre.

Il recréé l'écart avec le cadre.



Alors après, Fontana, c'est encore postérieur à ça puisque lui, il crée la fente directement, il va fendre la toile, mais c'est déjà un phénomène secondaire par rapport à Malévitch.

**S'il y a un trait qui a été tracé par une main humaine
ça veut dire qu'il y a un réel.**



Ça paraît difficile à entendre puisque moi-même quand je l'entends, je n'arrive pas à le dire, mais il y a eu une intention de tracer quelque chose qui convoque l'être parlant dans son

écart d'avec le monde où il n'a pas sa place.

Et c'est une trace. L'écrit, c'est un trait, c'est un trait d'écrit.

Et ça, quand on travaille un peu la typographie ou le graphisme, on y arrive après quelques années de recherche, ce sont des choses qu'on comprend. Dans mon travail graphique, c'est vraiment ce qui m'a fasciné dans mon approche de Lacan, c'est qu'il est arrivé à des choses dont on arrive que par l'expérience dans la recherche graphique.

Notamment :

le point aveugle

Le point aveugle justement d'où le regard nous est envoyé.

Et cette notion aussi de **trait d'écrit**, parce que la typographie c'est l'origine du graphisme., enfin « l'origine » pas au sens de ce qu'il y a eu en premier, mais les grottes de Lascaux, c'est-à-dire ce trait-là, c'est de l'écrit. Ça montre qu'il y a une perception du Réel par un être parlant comme nous, du même ordre que nous, pas moins évolué ou je sais pas quoi, c'est du même ordre c'est-à-dire un questionnement du Réel.

C'est le dernier pas avant la Chose. C'est la peur d'être absorbé par le Réel et en même temps c'est le dernier degré supportable. Après ça devient insupportable, effectivement.

Les antinomies que découvre Kant dans sa *Critique de la raison pure*, c'est-à-dire qu'il découvre déjà **le sujet lacanien** puisqu'il vient juste après Descartes. Ce qu'il découvre c'est

que par rapport à l'université on ne peut pas aller à l'universalité c'est-à-dire que soit on ne peut pas penser des objets d'expérience soit on ne peut pas faire l'expérience de certains objets comme Dieu, le cosmos, etc.

Donc, il y a des impossibilités qui sont liées à la raison.

C'est pour ça que :

La raison elle-même n'est pas universelle.

Ça s'appelle la Critique de la raison pure. Ce qu'il découvre c'est que nous amenons grâce à notre propre subjectivité la possibilité de nous connecter à cette impossibilité-là.

Il y a deux grands types d'antinomies :

- ⇨ **Les antinomies mathématiques**
- ⇨ **Les antinomies dynamiques**

Ça correspond aux positions de la **sexuation** qu'on va retrouver plus tard dans la position femme et dans la position homme :

- ⇨ Position femme c'est « pas toute » ;
- ⇨ Position homme c'est « tous les hommes sauf un », c'est l'exception qui se soutient de la règle.

Pour la femme, il n'y a pas d'exception constitutive.

Déjà si l'on prenait au sérieux la *Critique de la raison pure*, on ne pourrait pas se raconter tant d'histoires. C'est déjà une préfiguration de ce que raconte Lacan. Ce qui lui permet

d'entendre ses analysants c'est qu'il a une oreille avertie, sinon il n'entendrait pas, mais il entend très bien parce qu'il connaît ces choses-là, après il replace la place du **fantasme** de l'analysant dans la situation qu'il décrit et progressivement il lui permet d'**assumer sa position subjective**, sa position de **sujet**.

Parce que justement déjà, sur Kant, il sait très bien qu'il n'y a pas d'universalité. On la vu l'autre fois :

Le Réel c'est le pas tout.



C'est pour ça qu'il dit « la femme réelle » : ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de savoir absolu parce que là, on va sur

Hegel — l'absolu c'est justement un pas tout — enfin, on ne va pas rentrer dans les détails de l'excellence philosophique que représentent ces étapes de cheminement et qui font qu'aujourd'hui ce qui est devenu université c'est loin de l'intention de départ qui avait été déjà de se déclarer impossible en tant qu'universalité.

Voilà :

L'universalité n'est pas possible. Il y a quelque chose qui résiste et cette résistance c'est le sujet lui-même.
